

*Je me souviens très bien du jour où j'entendis prononcer pour la première fois le nom de la comtesse Lily Pastré. Le quart-de-queue laqué noir Bechstein qui trônait dans le salon de Madame Samson François venait d'elle ou lui avait appartenu. C'était déjà émouvant de contempler l'instrument sur lequel avait travaillé l'illustre pianiste quand son origine semblait l'auréoler d'un prestige aussi grand. Il n'en fallut pas davantage pour titiller mon imagination.*

*Plus tard, Edmonde Charles-Roux devait m'évoquer ce personnage qu'elle avait bien connu et qui m'apparut comme un être de légende. Son action et sa personnalité avaient marqué l'histoire musicale du xx<sup>e</sup> siècle, mais elle restait obstinément dans l'ombre. À croire que la lumière lui était fatale, ainsi qu'à ces dames d'antan qui fuyaient le soleil.*

*Commençant un travail de recherche, j'ai voulu connaître son petit-fils, l'économiste Olivier Pastré. Nous nous sommes retrouvés à la terrasse d'un café. En trois mots, il croqua la scène d'une grosse dame serrée dans une minijupe rose qui s'extirpait de son cabriolet Morgan sans se préoccuper des moqueries alentour. Une*

*Marseillaise qui protégea les artistes et sauva des Juifs pendant la guerre. Une grande enfant qui distribua tout son argent pour la musique et n'eut qu'un seul vrai grand amour: Mozart.*

*En voyant mon interlocuteur partager disertement ses souvenirs, s'enfiler deux pastis à l'heure du déjeuner, fumer cigarette sur cigarette, insister pour régler les consommations et sortir plusieurs cartes de crédit sans se souvenir des codes, je la vis elle. À cet instant précis, je sus que Lily venait d'entrer dans ma vie.*

*27 juillet 1942, six heures du matin*

Le jour se lève sur Montredon.

La rumeur de l'activité qui commence à chambarder les rues encore fraîches de Marseille ne trouble pas la quiétude de ce petit port de pêche situé au bout de la célèbre corniche.

Ailleurs, on se bat. Les Russes tiennent le front de l'Est, les Anglais sauvent l'honneur de l'Europe, les Américains récupèrent une à une les îles du Pacifique aux mains des Japonais. Les Allemands occupent Paris et la moitié de la France. Chaque jour, leurs panzers font peser une lourde menace sur la ligne de démarcation. Le jour se lève sur Montredon, mais on y sommeille encore. À l'exception de quelques amateurs de daurade et de loup déjà partis jeter leur ligne au large.

Dans la Campagne Pastré, les oiseaux offrent un beau concert à la nature endormie. Au milieu de pins parasols, près de la bastide assoupie, une vaste clairière se prépare à accueillir une cérémonie. La pente est douce comme une scène de théâtre. En bas de cette pente, des chaises sont installées face au massif blanc d'une fière calanque qui ferme l'horizon et renvoie le souffle de la mer.

À la tombée du jour, dans ce vallon silencieux de Montredon va se jouer *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Ce sera un soir de pleine lune, mais il n'empêche qu'on a économisé l'électricité pour permettre aux projecteurs de fonctionner à plein régime. La comtesse Pastré s'est arrangée avec le consul du Reich de sorte que les vols aériens soient suspendus le temps de la représentation.

Cela fait un mois que les acteurs, les musiciens, les chanteurs et les danseurs répètent. Un mois que des couturières du quartier s'activent à fabriquer des costumes pour Obéron, Titania, les fées, les lutins, les esprits de la forêt, les Athéniens et les artisans. Un mois que ce *Songe* fait rêver.

On a récupéré la tarlatane qui recouvre les éventaires des poissonniers pour fabriquer les voiles vaporeux des sylphides. On a décroché les rideaux du château Pastré pour confectionner la mousseline bouillonnée des robes des dames de la cour élisabéthaine. On a écumé la région pour trouver du tulle, de l'organza, des paillettes, des rubans, du velours, des plumes d'autruche, de l'organdi... On a amidonné le drap pour froncer les plis des cols à la Rubens de ces nobles messieurs. Jamais spectacle n'aura été préparé avec autant de soin, de luxe et de souci du moindre détail.

Des invités logeront au château, des journalistes de Paris sont attendus, des personnalités locales ont confirmé leur venue. Rien n'a filtré sur l'identité de ceux qui composent l'équipe artistique. Ayant déduit qu'il s'agirait d'un spectacle d'amateurs, les autorités ont délivré les autorisations nécessaires. En fait d'amateurs, ce sont de grands professionnels qui n'ont plus le droit de travailler. Juifs pour la plupart, étrangers, réfugiés, homosexuels, antifascistes ou amoureux de la liberté.

Des indésirables.

Ce soir, la fantaisie de Shakespeare se jouera au profit de

l'association « Pour que l'esprit vive » fondée par la comtesse de Montredon. C'est un acte de résistance, un pied de nez à la barbarie, un défi de la beauté contre la résignation. Une folle utopie.

Dans son lit, un enfant dort en souriant. Ce soir, il jouera Puck, le lutin aux jambes et aux bras nus. Ce Jésus habillé d'un simple pagne en feuilles de lierre plongera les protagonistes dans un profond sommeil. Miracle de l'art ! Grâce à une troupe de va-nu-pieds menée par une aristocrate idéaliste, ce songe féerique va redresser les consciences engourdies et réveiller l'espoir.

Pour que le jour, enfin, se lève sur Montredon.

## *La vie selon Lily*

Avant la Première Guerre mondiale, Lily incarne ce que la haute société marseillaise peut produire de plus élaboré.

Avant la Seconde Guerre mondiale, elle est une femme du monde en vue. Belle plante, longiligne, habillée à la dernière mode par de grands couturiers. En un mot : parisienne. Paraissant sortir d'un tableau de Mucha avec ses tissus doux, vaporeux, ses cheveux bouclés, son rang de perles, ses chapeaux aux lignes courbes et aux larges bords, ses plumes d'oiseaux, elle ressemble à l'une de ces amazones représentatives de l'Art nouveau.

Un détail pourtant retient l'attention. Des yeux fixes et pénétrants. Cette nature est de celles que rien ne peut ébranler. Elle ne vit que pour l'art. Surtout la musique.

Pendant la guerre, elle est en dehors du temps, par-delà le bien et le mal. Hébergeant des artistes, des parias, sans éprouver la moindre crainte.

Après la guerre, elle continue de tenir table ouverte. Sa fortune fond comme neige au soleil. Elle s'en fiche.

La jeune femme élancée fait place à une grosse dame

imposante. On croit qu'elle se laisse aller. Elle est strictement la même. Libre. Sans contrainte d'aucune sorte. Elle est une millionnaire qui a l'air d'une clocharde.

Au fond des yeux, la même détermination qu'autrefois, dans le pli du menton, un sang-froid royal, à travers le dessin dédaigneux de la lippe inférieure, l'assurance séculaire de ne devoir rendre de comptes à personne. Et puis une grande bonté. La malice d'une bonne fée, une bouche gourmande, une âme céleste, un cœur vibrant.

Mais ne brûlons pas les étapes et faisons connaissance avec elle. Commençons par le début.

Marie-Louise Double de Saint-Lambert naît le 9 décembre 1891, sous le signe du Sagittaire (comme Beethoven et la Callas), au 167 de la rue Paradis à Marseille, dans l'hôtel particulier de ses parents. En face, s'élèvent les établissements vinicoles Noilly-Prat, source de la fortune familiale. Le N et le P majestueusement entrelacés dans la pierre au-dessus du portail forment le vœu d'unir Naissance et Prospérité. On prétend que la moitié de la rue, qui est fort longue, appartient à cette grande maison.

La rue Paradis va du quartier du Vieux-Port à l'avenue du Prado en traversant Périer. Autrement dit, elle relie un quartier populaire, grouillant de monde, à un quartier chic et élyséen. Cette artère droite comme un if conduit aussi les habitants du centre-ville vers les plages et les calanques, mais « par l'intérieur », lorsque la Corniche est embouteillée. Au numéro 38 se tenait l'épicerie Meunier où Stendhal entra comme commis. Il était venu à Marseille pour suivre la comédienne Mélanie Guilbert dont il était follement épris. Au 425, se dresse une belle villa investie par la Gestapo où l'on se livra à des interrogatoires sanglants.

Le père de Marie-Louise est le baron Paul Double de Saint-Lambert. Née Vera Magnan, sa mère est la fille

d'un général d'Empire et d'une Russe fantaisiste qui apporte un vent de folie dans un arbre généalogique taillé comme un jardin à la française. Marie-Louise, qu'on appelle Lily, a un grand frère, Maurice, qu'elle adore.

Le baron Paul est distant et laconique, comme les grands bourgeois d'alors. Vera déborde de charme et mène une vie mondaine faite de parties de bridge et d'actions de charité. Fervente catholique, elle est marraine des cloches de l'église Saint-Joseph où la famille assiste à l'office du dimanche avant d'acheter le saint-honoré chez Castelmuro. L'été, tout le monde quitte la rue Paradis avec domestiques et malles pleines à craquer pour s'installer au château Noilly-Prat de la Pointe-Rouge ou en Camargue où se dresse un autre château.

Lily n'est pas une jeune fille rangée. D'excellente éducation, oui, mais originale, avec des yeux bleus, un étrange sourire, des manières de garçonne. Réservee et indocile, elle fume, conduit sa voiture et porte des pantalons. Bonne nageuse, elle se rend chaque jour sur la route des Goudes et pique une tête à la plage de la Verrerie près du port de la Madrague. Elle joue aussi beaucoup au tennis, comme son frère Maurice.

À l'instar des filles de bonne famille, elle s'adonne au piano. Elle y met tout son cœur. Passionnée par la musique, elle apprend aussi le violon, instrument plutôt réservé aux garçons, comme s'il était inconvenant de presser autre chose qu'un nourrisson contre soi quand on appartient au sexe faible. De même, les femmes violoncellistes ne tiennent pas encore leur instrument entre les jambes, mais *en amazone*.

Le piano, c'est sa mère et toute la tradition bourgeoise qui l'y mettent, tandis que le choix du violon lui appartient. Elle cessera de violenter Chopin après l'adolescence, avant de se remettre à pianoter à l'âge mûr, mais s'obstinera à



fréquenter sans relâche les arcanes ingrats de Stradivarius. Elle finira même par poser son dévolu sur la scie musicale, obtenant au terme d'un travail acharné des grincements et des miaulements qui provoqueront le fou rire de ses invités.

Chaque dimanche après-midi, à dix-sept heures, Lily et son frère n'ont que la rue à traverser pour rejoindre l'empire Noilly-Prat et se rendre aux Concerts Prat, dans la salle Prat, achetée par la famille Prat à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce théâtre en bois de deux mille places présente les plus prestigieux concerts de musique classique de la ville. Furtwängler y a laissé un souvenir impérissable, Toscanini y a dirigé *Pelléas et Mélisande* de Debussy, Chaliapine y a chanté un *Boris Godounov* de légende. Quant à l'enfant du pays, le violoniste Zino Francescatti, il y a fait des débuts fulgurants à l'âge de dix ans. L'orgue Joseph-Merklin, sur lequel Saint-Saëns a joué – à cette époque, un orgue sur lequel Saint-Saëns n'a pas joué n'est qu'un meuble d'apparat assez encombrant –, sera démonté en 1950, quand la salle fermera ses portes par peur des incendies. Ses tuyaux doivent aujourd'hui se trouver dans la cathédrale de Noyon, en Picardie.

En 1914, Lily a vingt-trois ans et n'est pas pressée de se marier. La vie l'a assez gâtée pour qu'elle en jouisse pleinement. C'est une jeune fille libre, jolie, gaie, sportive, indépendante, qui raffole des fêtes et nourrit une passion sans cesse grandissante pour la musique. Quand la guerre éclate, elle se dévoue pour les pauvres, ainsi qu'on l'a toujours fait dans cette grande famille du patronat qu'on dit « paternaliste », même si elle fut aussi dirigée – et comment ! – par des veuves. Certes Lily ne vit pas l'horreur des champs de bataille, mais elle en partage les souffrances, connaît l'angoisse, l'attente et assume les responsabilités d'un quotidien qui repose entièrement sur les femmes.

Comme des millions de familles françaises, les Double

de Saint-Lambert ne sont pas épargnés par le chagrin. En 1916, Maurice, le fils aîné, le frère chéri, tombe sous les balles de l'ennemi pendant la bataille de la Somme à l'âge de vingt-six ans. Pour Lily, quelque chose se brise à tout jamais. Un voile se déchire, qui laisse s'enfuir son innocence. Une sensation d'inextinguible solitude s'insinue dans toutes les fibres de son être. Mais une autre force naît au même moment. Un sentiment diffus et profond grandit en elle. La musique n'est plus seulement une passion, c'est désormais une nécessité. La seule espérance qui vaille face à la fragilité de la vie et aux horreurs de la guerre. Au lieu de s'enfoncer parmi les morts comme dans un sable mouvant, elle décide de vivre. En musique. Si les mots sont impuissants à soigner les blessures, les notes vont sacraliser sa douleur et lui permettre de la dépasser.

Pour l'heure, l'avenir de la famille repose sur ses épaules ; ou plutôt sur ses entrailles. D'abord consolider le patrimoine, donner des héritiers à la dynastie, et faire résonner des rires d'enfants, ne serait-ce que pour couvrir l'écho enroué du glas. Son destin ne lui appartient plus en propre. Elle doit sacrifier sa précieuse liberté, sa *liberté chérie*, luxe absolu, même pour une Double de Saint-Lambert. Bientôt viendra le temps de la fureur de vivre. Mais lors, pour la douceur de vivre, c'est fini, bien fini. Ce temps ne reviendra plus. Il faudra le réinventer, le rêver, le mettre en scène.

En attendant, embrassons-nous, Folleville. Et marions-nous, Forcheville !

Le meilleur parti qui s'offre à elle, le plus commode, le plus empressé s'appelle Jean André Hubert Pastré. L'aime-t-elle, ce gandin ? Drôle de question en pareille circonstance ! Il ne s'agit pas d'écouter avec candeur ses petits soubresauts intérieurs. Ce serait déplacé, honteux, vain. Lorsque le devoir commande d'aimer, on aime. Et si l'on a la chance d'être

de nature passionnée et romantique, on se persuade qu'on aime passionnément. Il est comte, titre d'origine pontificale, héritier de la glorieuse société Pastré Frères et bel homme. Quand on aime on ne compte pas, dit l'adage, alors autant s'enticher d'un comte, oui *da*. Il sera toujours temps de rendre la monnaie de la pièce qui se joue. Et puis ne dit-on pas qu'il fait les bons amis ?

*Signor Contino* joue au polo : ce sport équestre d'origine scythe est en plein développement dans la haute société. Jean Pastré est même un champion, il a remporté des coupes ! Rien ne vaut un cœur sportif pour guider un esprit sain et libéral. Il y a si près de la coupe aux lèvres.

Lily apporte aussi un nom, du bien et une entreprise florissante dans la corbeille de mariée. La précieuse alliance entre argent, titre, larges hanches et bonne santé poursuit son fructueux chemin. Lorsqu'on appartient au même monde, qu'on se côtoie depuis l'enfance, qu'on s'assoit sur des bancs contigus à l'église, qu'on fréquente les mêmes écoles et qu'on est voisins l'été, le mariage n'est qu'une aimable formalité. Ce qui n'empêche pas les sentiments. Bien au contraire ! Chez les puissants, le bonheur est un impératif, une politesse que l'on doit à ses gens, et, tant qu'il n'est pas grossièrement ostentatoire, une forme de décence. Noblesse oblige.

Lily est déjà d'essence aristocratique et d'éducation bourgeoise, le mariage la fait comtesse. Comme l'heure n'est pas aux atermoiements et aux chichis, on n'attend pas la fin de la guerre. La fiancée a vingt-sept ans bien sonnés et le fiancé en accuse trente. « Profitons bien de la jeunesse », chante la Manon de Massenet. Fin de l'aria. Retour à la réalité. Le mariage a donc lieu à Marseille le 14 mai 1918. La guerre et le deuil familial récent imposent une digne sobriété. Un dîner intime chez les Double conclut la noce. Pas question de convoler en grande pompe. Toujours montrer l'exemple.

Un don substantiel aux bonnes œuvres fait office de voyage à Venise. Une belle somme est allouée pour l'entretien de la tombe du défunt et, par symétrie chrétienne, une parcelle de trois hectares revient aux hospices de Marseille. La guerre devrait bientôt finir, les affaires vont tourner à nouveau et la vie reprendra son cours. Mais avant toute chose, il est temps de s'intéresser de plus près à l'histoire prodigieuse de la famille Pastré dont Lily va désormais faire partie.

## *La fortune des Pastré*

Après s'être remis de la terrible peste de 1720, Marseille s'achemine vers la plus grande prospérité de son histoire. Premier port de la Méditerranée sous Napoléon. Premier port européen sous Napoléon III. Grâce au commerce avec les colonies et au canal de Suez qui ouvre la porte vers l'Asie, la ville devient l'une des plates-formes de la richesse mondiale. À cette époque bénie des dieux, on dit qu'il n'y a que deux sortes de Marseillais : ceux qui ont fait fortune et ceux qui cherchent fortune. Les Pastré appartiennent à la première catégorie. Ce sont d'anciens bergers venus du Haut-Languedoc. «Lou pastre» désignant le berger de la crèche en provençal.

En 1781, Jean-François Pastré se rend à la ville. Géographiquement il descend, mais socialement il monte. L'ancien gardien de brebis achète un terrain à l'endroit où se trouve l'actuelle place Castellane, entre la rue de Rome et l'avenue du Prado. Il y construit des lavoirs et se lance dans le négoce de la laine qui arrive brute par bateaux entiers. Petit à petit, il intègre le tannage des peaux dans son activité et devient tanneur.

À quarante-quatre ans, il épouse Eugénie Gautier, fille d'un négociant de café, de cacao et de sucre. De moitié plus jeune que lui, elle donne vie à six enfants : Amélie, Joseph, Paul, Jean-Baptiste, Eugène et Jules. Le père diversifie ses activités, il investit dans la banque et se fait armateur. Tout devient possible quand on est audacieux et avisé. Mais suite à un placement malencontreux, il tombe malade et meurt en 1821.

Sa veuve sort alors de l'ombre. Elle a la bonne idée de nouer des relations commerciales avec l'Égypte, le nouvel eldorado. Eugénie est conseillée par le député et négociant Alexis-Joseph Rostand qui a sauvé son père de l'échafaud pendant la Révolution. Il a même failli y laisser sa peau avant que l'annonce de la mort de Robespierre ne l'éjecte *in extremis* de la charrette qui le conduisait vers la guillotine. Voilà qui crée des liens.

Eugénie envoie son fils Jean-Baptiste, « le plus intelligent », au pays des Pyramides. Celui-ci s'installe à Alexandrie et gagne la confiance du vice-roi Méhémet Ali qui lui donne la primauté sur les marchands anglais. Il devient également ami avec le consul général de France, ancien officier des armées napoléoniennes, qui loue son honnêteté et sa droiture. Le cher « Baptistin » importe du blé, du coton grâce aux trois-mâts familiaux et exporte des produits manufacturés dont la bonne société égyptienne est friande. Jules rejoint son frère, puis c'est au tour d'Eugène. Les cinq fils d'Eugénie s'associent pour fonder la Maison Pastré Frères.

Quant à Amélie, l'aînée de la famille, elle épouse Alexis Estrangin. La place Estrangin-Pastré dans le centre-ville de Marseille et la station de métro Estrangin-Préfecture perpétuent aujourd'hui le nom de cette grande famille d'avoués. Eugénie, que ses fils ont surnommée « Votre Solidité » (ainsi que Louis XIV appelait Madame de Maintenon), continue

à régner sur les Pastré depuis son hôtel particulier de la rue Saint-Ferréol tandis que le siège de la société s'installe rue Montgrand.

Peu à peu, la Maison Pastré Frères ouvre des comptoirs à Tunis, dans le golfe Persique, en Guinée, en Inde, en Chine. On importe du café, de l'ivoire, du musc, de la cire d'abeille, et de l'huile pour les savonniers de Marseille. Gagnant la confiance d'Ahmed Bey, les Pastré deviennent les banquiers privés de la Régence de Tunis et font battre monnaie.

En deçà des mers, comme dans toute grande famille bourgeoise, il importe d'acquérir une bastide pour passer les trois mois d'été et quitter la fournaise marseillaise. Alors qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle ces propriétés provençales consolident les revenus des hobereaux grâce à l'élevage, la culture des oliviers, des amandiers, des figuiers et de la vigne, elles se transforment en résidences secondaires des citadins cossus après la Révolution. Des terrasses, des jardins, des statues et des fontaines remplacent peu à peu les fermages.

Les enfants des enfants naissent et grandissent, il faut les loger, ainsi que les domestiques, les amis de passage. De nouvelles propriétés sont nécessaires. Signe de puissance et de prospérité. Et puis rien ne vaut la terre quand on est de souche paysanne, même si c'est sur mer que l'on s'enrichit.

En quinze ans seulement, la famille va édifier l'un des plus vastes domaines aux portes de Marseille : la Campagne Pastré. Entre 1836 et 1852, on va acquérir dix parcelles contiguës à Montredon et constituer un patrimoine de cent vingt hectares de garrigue et de prairie entre la mer et le massif de Marseilleveyre. Eugénie achète en pièces d'or une campagne de sept hectares au négociant Quinon. Trois ans plus tard, elle arrache la parcelle voisine aux enfants Clary dont la mère est devenue reine de Suède en épousant le maréchal Bernadotte. Une deuxième bastide, *L'Aillaude*, qui accueillit